

Petit éloge
de l'imagination

Les Pérégrines : un mot au féminin pluriel pour évoquer nos féminismes ; un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, historienne et romancière, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevillon, la directrice de la maison.

Notre ambition : vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres, nous amènent à faire un pas de côté, nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

Couverture et mise en page : Flora Monnin
© Éditions Les Pérégrines, 2025
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines
21, rue Rousseau 75011 Paris
www.editionslesperegrines.fr

Laura El Makki

Petit éloge
de l'imagination



Éditions Les Pérégrines

De la même autrice

Combien de lunes, Les Escales, 2023 ; Pocket, 2024

Des hommes, des femmes, nos libertés, avec Nathalie Wolff, Elsa Oriol et Pancho, Dalloz, 2022

Les Incomprises, avec Pierre Grillet et Atiq Rahimi, Michel Lafon, 2021

Les sœurs Brontë. La force d'exister, Tallandier, 2017 ; 10/18, 2019

H. G. Wells, Gallimard, 2016

Un été avec Victor Hugo, avec Guillaume Gallienne, Équateurs/France Inter, 2016

Un été avec Proust, collectif, Équateurs/France Inter, 2014

Henry David Thoreau, avec Marie Berthoumieu, Gallimard, 2014

*À mon fils,
c'est toi qui as raison.*

*You may say I'm a dreamer
But I'm not the only one*

John Lennon

Le pays des chimères

J'ai cessé d'imaginer un jour, je ne sais plus quand ni pourquoi. Des années à le faire en claquant des doigts et puis plus rien. Aucune branche à laquelle m'agripper. Personne à qui me confier. Qu'aurais-je pu dire d'ailleurs sans éveiller les moqueries, pardonnez-moi, auriez-vous par hasard aperçu mon imagination, ah vous aussi vous l'avez perdue? Non? Les années, les accomplissements, les doutes, que sais-je, m'avaient éloignée de cet endroit qui avait longtemps existé sans que je m'en inquiète. J'y allais, j'en repartais, j'y retournais, sans prévenir personne, sans autorisation. C'était si simple. Que s'était-il passé? Y avait-il eu des signes avant-coureurs? Et surtout, pourquoi n'avais-je pas fait plus attention?

Panique. L'impression d'avoir perdu mes clefs et de ne plus pouvoir entrer chez moi. Rien de grave, me

direz-vous. Pourtant, c'était comme manquer d'air. Je comprenais enfin pourquoi les choses n'étaient plus pareilles, plus comme avant. Je vivais, j'étais adulte, indépendante, pleine de certitudes et de soucis, mais la vie réelle avait étouffé l'autre, celle qu'on ne nomme jamais mais qui est bien là. La vie réelle avait gagné, et le pire dans tout ça, c'est que j'avais tout fait pour que cela arrive.

Je me souviens d'une époque où imaginer était mon activité favorite. Il suffisait de le décider et de se mettre en condition. Quelles étaient les conditions déjà ? Le temps, l'ennui, l'insomnie, un cours de maths, un trajet en voiture, un dîner où je devais rester assise à écouter les autres, un livre ou un film, une feuille blanche et un stylo, marcher dans la rue, dans la forêt, écouter une musique. Regarder quelqu'un ou le paysage qui défile. Je vivrai ici ou là. Je serai ceci et cela. Et si cette chose était arrivée, et qu'une autre arrivait, à quoi ressemblerait ma vie ?

Je me souviens des heures passées, petite, à jouer dans les champs l'été pour combler un temps vide et trop grand, croyant n'être vue de personne, nouant des conversations avec des personnages invisibles, m'adressant à une classe d'élèves fantômes qui refusaient

d'apprendre leur leçon, ou caressant le flanc d'un cheval que je n'aurais jamais. J'essayais souvent de le dresser, un bâton à la main, il fallait qu'il apprenne à m'écouter, tende l'encolure, s'arrête, soit au pas, au trot, tout cela à la fois. Cela pouvait durer des heures. Mon intransigeance payait car l'animal finissait par m'obéir, et je sortais épuisée de ces états, consciente de n'avoir pas été tout à fait moi-même. Mes transes avaient le goût de la tyrannie. Moi qui n'étais d'habitude que timidité et soumission, j'exultais. J'entends encore ma grand-mère crier de l'autre bout du jardin : mais qu'est-ce que tu fais je te cherchais partout c'est quoi tous ces gestes avec les bras tu parles toute seule maintenant ? Elle m'avait vue. Je lâchais mon bâton et courais la retrouver, un peu honteuse, réfléchissant à ce que j'allais dire pour me justifier : je parlais pas toute seule je chantais c'est tout et les bras en l'air c'était pour attraper les pommes elles sont en avance cette année t'as vu ça on fait une tarte allez s'te plaît ? L'imagination pour dissimuler l'imagination. J'irais chercher un autre endroit le lendemain, un endroit où personne ne me verrait, plus près des vaches ou carrément au mascatret, il n'y avait jamais personne là-bas à part quelques pêcheurs parfois, mais avec un peu de chance... Car ces moments m'électrisaient, ils m'étaient nécessaires

et, comme toutes les choses agréables, ils passaient toujours trop vite. Je souffrais tant du retour au réel, à la vraie vie où j'étais seulement moi. Plus qu'être quelqu'un d'autre, je voulais m'oublier.

Je sais ce que je dois à l'imagination. De n'avoir pas péri, mille fois au moins. Et si j'ai aujourd'hui retrouvé son chemin, je ne veux plus le perdre.

Tout est fait, pourtant, pour m'en éloigner. On m'indique d'autres routes, on me dit que le réel est plus fort, et il m'arrive d'être d'accord car je suis bien consciente qu'une image fabriquée par mon cerveau, qu'un rêve même très élaboré ne peuvent lutter contre l'injustice, la faim, la pauvreté ou la guerre. D'ailleurs, au moment où j'écris ces lignes, je me demande à quoi elles servent, s'il est utile de faire cet éloge alors que chaque jour imaginer est autant un luxe qu'un effort, et que tout me pousse à désespérer. Sous mes yeux, les images des autres se succèdent et je sais qu'une fois regardées elles resteront gravées quelque part dans ma tête, il me faudra alors faire autre chose pour les oublier, mais j'en garderai la trace et d'autres images viendront encore, et je ne pourrai pas faire comme si elles n'existaient pas.

On me dit aussi que ce que l'on vit, jamais on n'aurait pu l'imaginer, qu'il ne sert donc à rien d'inventer des histoires puisque le réel en est pourvu et qu'il y en a tant qui attendent d'être racontées. Sur les affiches de films, les quatrièmes de couverture, on nous prévient : « d'après une histoire vraie », « inspiré de faits réels ». Il paraît que cela rassure, que cela fait vendre, qu'il faut jouer le jeu. Une histoire qui n'aurait aucun rapport avec des événements vécus manquerait-elle alors d'intérêt ? Une fiction sans lien avec la vie de l'auteur serait-elle suspecte ? Je ne suis pas d'accord avec Gilles Deleuze qui, dans une colère mémorable, soutenait que la littérature devait s'ériger contre « la petite affaire privée ». Il existe des affaires privées qui ont fait de grands livres. Mais je veux croire qu'on peut aussi écrire au-delà de soi, d'autres vies que la sienne, d'autres possibilités que les nôtres. Qu'on le doit. Je veux croire que les histoires ne sont pas vraies ou fausses, qu'elles peuvent exister sans qu'on sache vraiment d'où elles viennent et sans qu'il soit nécessaire que l'auteur se justifie. Je veux croire que la mort de l'imagination, telle que l'annonçait Émile Zola il y a plus d'un siècle, n'aura pas lieu. Que ceux qu'il appelait non sans méchanceté les idéalistes, ces écrivains « qui se réfugient dans l'inconnu pour le plaisir d'y être », ont autant à nous apprendre que lui sur le réel.

Alors imaginer, pour quoi faire? Pour la joie, évidemment, de produire des images et de ne plus simplement les regarder ou les subir. Pour sortir un peu de soi, des péripéties intimes, du monde tel qu'on le connaît, des catastrophes actuelles ou annoncées. Imaginer pour confronter ou déjouer ses peurs, déplacer son regard, spéculer sur l'avenir ou même l'inventer, cela peut être drôle, mais aussi utile. Pour caresser l'impossible, parce qu'il est bon parfois de se raconter des histoires, de se mentir un peu à soi-même – je repense aux mots audacieux de la romancière italienne Elena Ferrante dans *Frantumaglia*: « Les mensonges nous protègent, ils émoussent notre chagrin, nous épargnent la peur de réfléchir sérieusement, atténuent les horreurs de notre époque et vont jusqu'à nous sauver de nous-mêmes. » Je mesure aussi les limites d'une telle phrase, et la manière dont les amateurs de vérités factices pourraient s'en emparer pour justifier leur démarche. Imaginer, donc, non pour s'éloigner du réel, le contredire, mais pour mieux s'en approcher peut-être, pour le comprendre et le transformer. Oui, continuer à imaginer comme on marche ou respire, parce que la vie, sinon, ne serait pas vivable. « Que serions-nous donc sans le secours de ce qui n'existe pas? demande Paul Valéry

dans sa *Petite lettre sur les mythes*. Peu de chose, et nos esprits bien inoccupés languiraient si les fables, les méprises, les abstractions, les croyances et les monstres, les hypothèses et les prétendus problèmes de la métaphysique ne peuplaient d'êtres et d'images sans objets nos profondeurs et nos ténèbres naturelles. Les mythes sont les âmes de nos actions et de nos amours. Nous ne pouvons agir qu'en nous mouvant vers un fantôme. Nous ne pouvons aimer que ce que nous créons. »

Ce petit éloge est tout sauf un traité de littérature. Il agrège, sans hiérarchie aucune, des textes fidèles, des autrices et auteurs aimés, réalistes ou idéalistes, tous rêveurs à leur manière, qui m'ont indiqué le chemin de l'imagination, et qui m'ont souvent permis de le retrouver quand je croyais l'avoir perdu. Il recense les heures passées à mêler la pensée à la fiction, à sonder le rêve, à regarder le plafond ou une bougie, à reconstruire le passé et à remplir de mirages le futur. Il rappelle à tous ceux qui l'oublient souvent – moi la première – que la lune est admirable, que l'infini existe et que l'on gagne parfois, dans un réel qui déborde toujours et nous astreint de plus en plus à l'impuissance, à entretenir de minuscules illusions.

Une lumière dans la nuit

North Berwick, Écosse. Il faut imaginer des maisons aux toits rouges, des falaises « déchiquetées », l'odeur du poisson tout juste pêché, celle des vagues qui s'écrasent contre les dunes mouvantes et, en face, l'île de Bass Rock où hurle continuellement une colonie de Fous de Bassan.

C'est un village que Robert Louis Stevenson connaît bien. Il y a passé une partie de son enfance, à se cacher dans le Ladies Walk, un vallon ombragé, plein de ruisseaux et de verdure, de ruines et de bâtisses abandonnées, pour échapper à la surveillance des adultes et apprendre à fumer ; ou à escalader la Law, un piton volcanique mangé par la mer et sur les pentes duquel on pouvait observer la nature déchaînée. On imagine les tempêtes, le sable qui fouette la

peau, les bateaux qui disparaissent au large et parfois ne reviennent pas, laissant les femmes hurlant sur la grève. Rien ne le retenait longtemps loin de ces paysages qu'il arpentaient avec sa bande d'amis, surtout quand les nuits étaient noires.

Dans « Les porteurs de lanterne », un article qu'il publia dans le *Scribner's Magazine* en 1887, Stevenson revient à la source de son écriture, là où tout commença pour lui. À cette époque, il est auréolé de gloire. *L'Étrange Cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde* est un succès mondial. Il s'installe à New York avec sa famille et écrit une dizaine d'essais merveilleux sur la fiction, textes qui jettent une lumière inédite sur son laboratoire littéraire. Il dit son admiration pour Victor Hugo et Alexandre Dumas. Il donne des conseils aux jeunes auteurs : travailler beaucoup, ne pas espérer reconnaissance ni argent et, quoi qu'il arrive, préserver son idéal. Il est bon, quand on est écrivain, de se répéter ces évidences. Il se souvient aussi de son enfance. Chaque année, à la fin du mois de septembre, ses amis et lui sortaient dans North Berwick pour une étrange expédition, chacun équipé d'une lanterne :

Nous les portions à la taille, accrochées à une ceinture de cricket, et recouvertes (telle était la règle) d'un

pardessus boutonné. Elles dégageaient une odeur nauséabonde de fer-blanc surchauffé et fonctionnaient fort mal, si elles nous brûlaient toujours les doigts, leur utilité était nulle, le plaisir apporté imaginaire, et pourtant il ne serait venu à l'idée d'aucun de ces garçons de demander rien de plus à l'existence qu'une lanterne sourde sous son manteau.

Leurs modèles étaient les pêcheurs et les agents de police, mais leur but différait. Dès que la nuit tombait et que les rues se vidaient, la bande se retrouvait dans un bateau à quai ou dans le creux d'une dune, à l'abri du vent. Une fois réunis, transis de froid, serrés les uns contre les autres et loin des regards, ils déboutonnaient leur manteau et libéraient la lumière de leur lanterne, prêts à se raconter des histoires. Stevenson avoue ne pas se souvenir du contenu des récits qu'ils tricotraient dans les ténèbres, car ce ne sont pas leurs propos qui importaient, mais la lanterne qui les rendait possibles, la lanterne qui leur donnait forme et vie, cette lumière persistant dans la nuit, que chacun protégeait comme un trésor et qui leur donnait le sentiment de pouvoir tout vivre sans peur, et tout supporter sans peine.

L'histoire ne dit pas à quelle heure ils rentraient chez eux, ni si leurs parents les sermonnaient d'être

sortis si tard, ni si l'un d'entre eux prit un jour froid et dut garder le lit. Non, l'histoire se répète. Elle dit que les lanternes se rallumaient chaque soir dès que le jour disparaissait. Elle dit que ces gamins ne risquaient rien dans cette nuit où tout pouvait leur arriver, parce qu'ils avaient avec eux, accrochée à la ceinture, contre le vent et les marées, la promesse de l'imagination.

Toute histoire commence ainsi, n'est-ce pas ? Le noir est la condition de la lumière, le rien fait démarrer le récit. C'est le principe de la page blanche et du cinéma. C'est celui, peut-être, des romans qui ont toujours eu ma préférence. Par exemple, dans *Les Misérables*, on retient souvent le vol des chandeliers de monseigneur Bienvenu par Jean Valjean. C'est l'événement déclencheur de l'intrigue, ce qui lance le héros sur la longue route de l'aventure et de la rédemption. Mais se souvient-on des pages qui précèdent cet épisode ? De lui, tout juste libéré, marchant à Digne et dans ses environs, « rasant de près les maisons, comme un homme humilié et triste », à la recherche d'un toit pour dormir ? Et à mesure que l'hospitalité lui est refusée – personne ne veut loger un ancien bagnard –, la nuit tombe, il fait

« tout noir », les nuages asphyxient ce qu'il reste de ciel et Jean Valjean épuisé, résigné, se couche dans l'obscurité sur un banc de pierre. C'est là qu'une femme lui touche le bras et lui indique une lumière dans la nuit, « une maison basse à côté de l'évêché », celle de l'évêque de Digne, qui va lui offrir le gîte et le couvert, qui va lui donner sa chance.

Ce qui est beau, chez Hugo, c'est la manière dont les personnages, par de petits gestes très simples, montrent leur humanité. Jean Valjean, qui a trouvé la lumière dans sa nuit, va être la lumière de Cosette. La scène est connue. Bonne à tout faire et souffre-douleur des Thénardier, la fille de Fantine, huit ans, part chercher de l'eau avec un seau plus grand qu'elle. Elle veut faire marche arrière car elle sent la nuit venir et la peur l'envahir. Mais elle craint trop la colère de ses tuteurs et continue, s'enfonçant dans les « ténèbres [...] épaisse » de Montfermeil où elle habite, puis des champs environnants et bientôt de la forêt, à la recherche d'un peu d'eau pour les chevaux. Et tandis qu'elle a rempli et traîne le seau trop lourd, quelqu'un le lui prend. « Une main, qui lui parut énorme, venait de saisir l'anse et la soulevait vigoureusement. Elle leva la tête. Une grande forme noire, droite et debout, marchait auprès d'elle dans l'obscurité. C'était un

PETIT ÉLOGE DE L'IMAGINATION

homme qui était arrivé derrière elle et qu'elle n'avait pas entendu venir. » Ce qu'il y a de plus bouleversant dans cette scène, ce n'est pas le geste inattendu de Jean Valjean, c'est que la peur de Cosette disparaît tout à coup. Car cette silhouette dans le noir, c'est sa lanterne. « Il faut à l'homme de la clarté », avait auparavant prévenu Hugo.